

M. Anatole VAN DER STRAETEN,
Professeur émérite de la Faculté de Médecine.
1861-1952.

Le professeur Van der Straeten demeura longtemps le doyen du corps académique. Sa figure semblait braver les outrages du temps. Sa formation universitaire remontait à l'ancienne faculté où enseignaient Craninckx, Hayoit de Tormicourt et le baron Michaux.

En 1851, Helmholtz découvre l'ophtalmoscope. Le domaine de l'ophtalmologie allait s'étendre des affections externes aux maladies des membranes internes. Le fond de l'œil, « terra incognita », devient le poste de vigie d'où l'on peut découvrir l'affection qui mine sournoisement l'organisme.

Du 13 au 16 septembre 1857, à l'initiative d'Évariste Warlomont à lieu à Bruxelles, le 1^{er} Congrès International d'Ophtalmologie. Malgré les prévisions les plus pessimistes, ce fut un triomphe. A la séance du 15 septembre, von Graefe parle de l'utilité de l'ophtalmoscope pour explorer le fond de l'œil. Les découvertes les plus éblouissantes trouvent toujours des sceptiques et des détracteurs.

Par sa précision technique, par son objet propre, « qui lumen, dat vitam », l'ophtalmologie fut sans conteste la reine des spécialités. La fondation d'une chaire d'ophtalmologie précéda longtemps l'agrégation des autres disciplines médicales. A Louvain, elle fut occupée successivement par MM. Hairion ; Noël ; Nuel ; Venneman et Van der Straeten. A. G. Van Onsenoort d'Utrecht, enseigna l'oculistique au Collège du Faucon, où avait brillé Minckelers et qui fut transformé en Grand Hôpital Militaire de la Reine, pendant le régime Hollandais. Sa leçon inaugurale « oratio auspicalis » du 20 mars 1817, est consacrée à l'Histoire de l'ophtalmologie. Elle fut publiée et traduite en plusieurs langues.

Sous le régime Belge, Louvain fut la première Université à organiser un enseignement oculistique. Frederic Hairion, médecin-adjoint au 1^{er} régiment de ligne, est nommé professeur-agrégé à l'Université Catholique dès 1836. « Il garda la toge et ne rendit pas les armes. » C'est à cette circonstance qu'est due la création à Louvain, de l'Institut Ophtalmique de l'armée. L'Université bénéficiait du matériel clinique de l'armée. Les indigents avaient

accès aux consultations. Hairion enseignait le clinique ophtalmologique à l'Hôpital Militaire, rue de Tirlemont. Il publia de nombreux travaux sur l'ophtalmie militaire. Les granulations vésiculeuses décrites par les oculistes Belges correspondent au trachome des médecins Allemands. Hairion est à la tête du camp des contagionistes. Il quitte l'Institut Ophtalmique de l'armée en 1867 et installe le service oculistique de l'Université, à l'Hôpital Civil, rue de Bruxelles.

Léon Noël est né à Gosselies en 1845. En 1872, Hairion confia à Noël la direction de la Clinique Ophtalmologique. Il étudia l'acuité visuelle chez les myopes, les effets de l'atropine sur la tension oculaire et conseille l'examen ophtalmologique pour déceler l'hypertension intra-cranienne. Il meurt à Louvain en 1877, à peine âgé de 32 ans.

J. P. Nuel était Grand-Ducal. Il fut patronné par Warlomont. Il enseigna à Louvain de 1877 à 1880. Son passage fut aussi éphémère à l'Université de Louvain qu'à l'Université de Gand. Il illustra la chaire d'ophtalmologie à Liège de 1885 à 1920. Il est surtout connu par ses travaux de physiologie oculaire.

La chaire d'oculistique devenue vacante par le départ de Nuel, fut attribuée à Émile Venneman, né à Zele en 1850. « C'est », écrit G. Verriest, « le type de l'activité inlassable, de l'intelligence luttant et peinant la vie entière malgré les misères du corps ». Venneman enseigne à la fois l'histologie et l'ophtalmologie. « Novateur hardi, esprit combattif, heurtant volontiers les idées admises dans l'école, Venneman devait fatalement provoquer les contradictions, celles-ci étant loin de lui déplaire. Il aimait les discussions » (cf. Verriest). Il publia de nombreux travaux cliniques et scientifiques. Venneman défendait la structure fibrillaire du corps vitré et combattait l'indépendance des neurones. Il publia en 1906, le chapitre substantiel « Des affections du tractus uvéal » dans l'Encyclopédie Française d'Ophtalmologie. Il est emporté quelques mois plus tard, par une défaillance cardiaque suite de bronchite asthmatique.

* * *

Le lecteur voudra bien excuser ce long préambule, mais l'information est à l'éloge de mon vénéré prédécesseur, qui quitta le service de santé de l'armée pour accepter une charge d'enseignement.

Anatole Van der Straeten, dont les publications avaient retenu l'attention des autorités académiques, accède à la chaire

de clinique ophtalmologique en 1907. Il avait conquis le titre de docteur en médecine à l'Alma Mater à l'âge de 23 ans, avec la plus grande distinction. Il fut prosecteur de Ledresseur avant de devenir assistant de chirurgie, au service du baron Michaux qui lui laissera une empreinte indélébile. Il fut lauréat au concours des bourses de voyage pour ses travaux sur le gonocoque au laboratoire de Joseph Denijs.

C'est dans les cliniques étrangères que M. Van der Straeten reçut sa formation oculistique : à Paris chez de Wecker et Landolt ; à Berlin chez Schweiger et Uthoff ; à Vienne chez Ernest Fuchs. Fasciné par le maître Viennois, Van der Straeten opta définitivement pour l'ophtalmologie. Médecin-militaire à Bruxelles, il devient chef du service ophtalmique de l'armée.

Débutant assez tard dans l'enseignement, il n'a pu vaincre sa timidité native et sa faible voix pouvait difficilement dominer la foule des auditeurs. Alors qu'à l'armée, Van der Straeten faisait régner une discipline de fer, ses réactions étaient molles vis-à-vis des étudiants qui causaient du désordre.

Ses anciens élèves, muris par les servitudes de la vie médicale, s'accordent à louer la valeur didactique de son enseignement à l'amphithéâtre. La matière était bourrée de faits concrets. Le vieux Maître qui avait assisté à l'effondrement de tant de théories pathogéniques, qui avait vu s'effondrer tant de traitements « à la mode », inculquait aux étudiants du 2^e et 3^e doctorat, un enseignement clinique inspiré par la prudence et la sagesse. Sa diction était soignée, le débit quelque peu monotone, mais le futur praticien préfère les démonstrations cliniques aux exposés théoriques les plus brillants. Les feux d'artifice n'ont guère de valeur instructive.

A la consultation du service d'ophtalmologie de l'Hôpital Saint-Pierre, où affluaient les malades, Van der Straeten a initié à la spécialisation, une pléiade d'oculistes distingués. Les assistants qui ont effectué un stage au service hospitalier après avoir fréquenté ses cours, comprennent mieux l'influence profonde du Maître. L'atmosphère était très différente : ordre et discipline, dévouement et abnégation. Van der Straeten appartenait à cette catégorie de médecins persuadés que le malade vient lui demander plus que l'étude de son cas ou même la guérison de ses maux. Il lui manifestait ce respect humain auquel tout homme a droit si humble soit sa condition. Il lui dispensait à côté des soins les plus attentifs et les plus éclairés, toute sa bonté et le geste amical qui remonte et console. Par l'exemple, il inculquait à ses disciples, les conceptions les plus

élevées du rôle de médecin oculiste. Les règles de la déontologie la plus stricte étaient mises en pratique. Il condamnait la dichotomie et observait scrupuleusement le secret médical. Dans les situations les plus critiques, il s'efforçait toujours de garder la lumière de l'espérance. Il pouvait dire : « j'étais l'œil de l'aveugle ».

Médecin au sens le plus élevé du mot, ses judicieux conseils étaient particulièrement appréciés dans les situations les plus complexes et les plus graves. Drapé dans sa dignité, Van der Straeten mettait au service des malades, les ressources d'une longue expérience, sans jamais se départir de sa haute conscience professionnelle. Doué des plus belles qualités intellectuelles, servi par une mémoire étonnante, ses affirmations étaient prudentes et nuancées. Il n'aimait ni le superlatif, ni l'hyperbole et répétait volontiers : « Verba volant... scripta manent » ! La timidité, le goût de la perfection littéraire, le scepticisme thérapeutique ont entravé sa production scientifique. Mais ses nombreux rapports d'expertises médico-légales sont des modèles. Les conclusions découlent de la discussion avec une rigueur mathématique. Si le problème lui paraît insoluble, il n'hésite pas à décliner la mission qui lui est confiée. Mais tous les moyens pour démasquer les simulateurs sont également mis en œuvre par l'expert militaire.

Les publications scientifiques de M. Van der Straeten sont remarquables par la concision et la documentation. Il répétait volontiers qu'on ne connaît bien une chose dont on ignore l'histoire. Lui-même remontait aux sources, aux publications originales. Les faits cliniques étaient décrits avec une minutie parfaite. Son vocabulaire était riche, ses phrases étaient d'une correction remarquable. Il maniait la plume avec aisance et croyait à la « politesse des mots ». Comme l'artiste, il cherchait importurbablement à repolir sa prose, à nuancer sa pensée. Toutes les ressources de la dialectique la plus serrée étaient mises en œuvre dans la discussion des problèmes de pathologie oculaire.

Les affections externes de l'œil étaient des sujets de prédilection. Dès le 20 décembre 1896, à la première réunion de la Société Belge d'Ophtalmologie, Van der Straeten présente une communication : « A propos de quelques cas de conjonctivite pseudo-membraneuse. » Après la conjonctivite gonococcique, il étudie la syphilis oculaire avec son assistant le Dr E. Rasquin. Il consacre des travaux à la tuberculose primitive de la conjonctive, au catarrhe printanier, au pemphigus oculaire. Le 27 juin 1933, à la Société Française d'Ophtalmologie en

collaboration avec M. Maldague, Van der Straeten étudia le sympathome orbitaire chez l'enfant. Le 24 juin 1934, dans une conférence à la Société d'Ophtalmologie de l'Est de la France, Van der Straeten dissèque le syndrome de Mikulicz avec une rare sagacité. Il analyse également les lésions traumatiques de l'œil et de l'orbite, provoquées par armes à feu.

M. Van der Straeten ne fut pas seulement un excellent clinicien, il fut aussi un brillant opérateur. Il avait une main fine et des doigts de fée. Il pratiquait les opérations chirurgicales sur le globe, cataracte, glaucome, décollement rétinien, strabisme, avec habileté et élégance. Ses manœuvres chirurgicales étaient d'une délicatesse extrême. En 1926, dans le Bulletin de la Société Belge d'Ophtalmologie, il décrivait sa technique personnelle d'extraction de la cataracte après opération de glaucome. Et en 1952, dans les Arch. of Ophthalmology, Gifford aux États-Unis citant la technique de Van der Straeten, insistait sur les « advantages of temporal section in the cornea anterior to the blob ». En 1934, dans le Bulletin de la Soc. Belge d'Ophtalmologie (n° 68 — p. 83), il publie une étude très judicieuse sur « La cataracte à la suite d'iridectomie. Moyens de l'éviter. » Les indications opératoires étaient triées judicieusement. Ennemi du risque, aucun élément n'est laissé au hasard. Il lui arrivait de passer de longues soirées à méditer sur une indication ou une technique opératoire. Après avoir préparé lui-même les instruments, il officiait dans la petite salle d'opérations du service d'ophtalmologie. Pour le jeune assistant, les instruments semblaient d'abord destinés à être regardés plutôt qu'à être utilisés. Un silence religieux, une ferveur particulière régnaient dans le quartier chirurgical. Il pratiquait lui-même le premier pansement et était délivré d'une lourde obsession, quand le « sourire mêlé de larmes » du patient recouvrant la vue, répondait à ses souhaits. Devant un cas grave, il pouvait se tourmenter, en secret souvent, quelquefois ouvertement. Si les ressources de son art étaient impuissantes, il en éprouvait une discrète mais profonde douleur. Bien que formé avant l'ère Pasteurienne ce brillant opérateur s'était parfaitement assimilé les techniques d'une rigoureuse asepsie chirurgicale.

Il garda l'empreinte de l'éducation distinguée mais austère qu'il avait reçue au sein de sa famille. Aîné de huit enfants, son père instituteur meurt quand Van der Straeten est élève de 5^e latine au Petit Séminaire de Basse-Wavre. Il fut marqué par l'armée, école de discipline. Il demeura fidèle aux préceptes et à l'exemple de ses maîtres d'ancien régime. Il possédait à un haut degré le sens de la respectabilité et de la hiérarchie. Il

avait une conception élevée de son devoir d'état. Installé rue du Trône à Bruxelles, dès le siècle dernier, il se rendait à Louvain le lundi, le mercredi et le vendredi, dirigeait personnellement la consultation gratuite, visitait les malades des salles et donnait ses leçons avec une ponctualité remarquable. Rien n'échappait à son œil virgilant et il savait le montrer aux étudiants, aux malades et au personnel travaillant sous ses ordres.

Jusqu'à l'âge le plus avancé, il a gardé discrètement ses soucis de coquetterie vestimentaire et corporelle. Ses intimes excusaient volontiers les petits travers de célibataire que des soucis de santé avaient privé des joies familiales.

En 1933, trois ans avant la retraite, ses anciens élèves, ses disciples et ses amis, Français et Belges, lui témoignèrent magnifiquement leur reconnaissance et leur attachement, en organisant une manifestation jubilaire en son honneur et en lui offrant une splendide œuvre d'art, Son portrait peint par Richir. Ce fut le couronnement de sa carrière : Terrien de Paris, Jeandelize de Nancy, Coppez et Gallemaerts de Bruxelles, Van Duyse de Gand, Onfray et Mawas de Paris participent à cette brillante manifestation. Sa réplique à tant d'hommages révéla lumineusement les ressources de son intelligence et les qualités exceptionnelles de son cœur. Gardant la tête froide, il ne fut pas troublé par les discours. Comme un diplomate avisé, il répondait avec bonne grâce et adresse, cueillant les fleurs et éludant les embûches. Il connaissait les catégories du beau et la hiérarchie des valeurs.

Ayant gardé des autours classiques le sens de la beauté et de la mesure, il donnait souvent la note juste, discernait les défauts et les qualités des hommes et de leurs travaux. Si son esprit était pénétrant, M. Van der Straeten ne manquait pas non plus de courage. Les deux guerres lui ont permis de le montrer.

En 1914, l'Inspecteur Général du service de santé, le docteur Melis, demande au Professeur Van der Straeten de reprendre du service. Libéré de toute obligation militaire, le vétéran reprend le képi d'officier en 1914. Le colonel Van der Straeten dirige l'hôpital de Cherbourg avec la fermeté indispensable pour lutter contre vents et marées.

Le Maître rentre en Belgique et reprend sa chaire à Louvain après l'armistice victorieux du 11 novembre 1918. « Cedant arma togæ » !...

Très cultivé, il voyagea en Grèce, en Espagne, en Italie et dans la plupart des pays d'Europe. Il évoquait ses souvenirs

avec un charme exquis. Sa conversation émaillée d'anecdotes, était extrêmement séduisante. La plupart de ses amis l'avaient précédé dans la tombe, mais la fidélité lui avait valu des amitiés durables dans toutes les classes de la société. Il liait avec prudence mais une fois sa confiance donnée, il se servait des industries les plus délicates pour montrer son attachement. Il demeurait très attaché à son pays natal et ne manquait pas de faire visite à l'un ou l'autre camarade qu'il avait fréquenté sur les bancs de l'école communale. Il fut longtemps président des anciens élèves de Basse-Wavre et fut très fidèle aux réunions de l'association des médecins sortis de Louvain.

Admis à l'éméritat en 1936, il consacra ses journées à la lecture, à la prière et à la méditation. Les visites de quelques amis, MM. Abeloos, Fagard, Martens, Bastien, Malengreau, Van Hecke, Maroy, constituaient ses plus grandes joies. Des malades sont venus encore le consulter quand il ne quittait plus la chambre !...

A la Société Belge d'Ophtalmologie, ses avis étaient écoutés avec respect et avec la plus grande considération. Il était enclin à s'effacer par modestie, mais ses jugements étaient empreints de bon sens et de modération. Aux fêtes jubilaires du cinquanteaire de la S. B. O., M. Van der Straeten présida la séance académique honorée de la présence de S. M. la Reine Elisabeth.

Membre d'honneur de l'Association Professionnelle des Oculistes Belges, il fut gratifié des plus hautes distinctions honorifiques : Grand-Croix de l'Ordre de Léopold, Commandeur de l'Ordre de la Couronne, etc... etc...

* * *

La mort prématurée de son père fut une cruelle épreuve pour le jeune Van der Straeten. Elle contribua à la maturité précoce de son esprit, studieux et réfléchi. Il rendit à sa mère tout l'amour vigilant dont elle l'entoura. Confiante en la bonté de son fils, elle lui avait recommandé à sa dernière heure, une sœur restée seule dans la vie, et à laquelle il témoigna toujours une prédilection particulièrement grande.

Nonagénaire, il accepta le requiem sans crainte et sans souffrance, dans la plus complète lucidité. La tête était bonne mais le cœur était épuisé. Avant de souhaiter la bienvenue à la mort, le 23 octobre 1952, le dernier survivant des 58 oculistes qui assistaient à la première réunion de la Société Belge d'Ophtalmologie, le 20 décembre 1896, me fit appeler pour adresser ses fidèles pensées à ses confrères et à ses amis.

Les funérailles de l'Aîné eurent lieu six jours plus tard, dans la plus stricte intimité. Ses neveux devaient se plier à ses dernières volontés. Son corps repose au vieux cimetière de Néthen, dans cette pittoresque vallée où chante la Dyle.